

A person in a dark jacket stands on a rocky path at the bottom of a deep, dark canyon. The canyon walls are steep and rugged, with a bright light source visible at the top of the canyon, creating a dramatic silhouette effect. The overall atmosphere is one of isolation and scale.

The Vertical Catastrophe of Humanity

Adman Porter

French Edition

À propos de l'auteur

Né au milieu du XX^e siècle et formé comme ingénieur, l'auteur a vu sa vie professionnelle durablement marquée par la recherche de solutions. Avec le temps, la logique sous-jacente de l'ingénierie — la compréhension des systèmes, des contraintes et des conséquences non intentionnelles — s'est étendue bien au-delà des problématiques techniques pour s'appliquer à des questions plus larges de comportement humain et de structure sociale.

Ce premier ouvrage est né d'une préoccupation croissante face à une transformation largement ressentie, mais rarement examinée au niveau de la perception elle-même. En abordant cette question depuis une perspective inhabituelle et délibérément non disciplinaire, l'auteur ne s'appuie ni sur l'idéologie ni sur un statut d'expert, mais sur une observation de long terme et un raisonnement structurel.

Le livre se présente comme une invitation plutôt que comme une conclusion. L'auteur est convaincu que la perspective développée ici mérite une exploration plus approfondie et une discussion ouverte, et se réjouit par avance des réactions, critiques et réflexions qu'elle pourra susciter.

Table des matières

Introduction — La catastrophe verticale de l’humanité	3
Chapitre 1 — L’humain horizontal	9
Chapitre 2 — L’interface verticale	14
Chapitre 3 — L’effondrement de l’horizon	20
Chapitre 4 — De 16:9 à 9:16	24
Chapitre 5 — Le soi centré	29
Chapitre 6 — La machine du flux	35
Chapitre 7 — Je suis le centre de mon monde	41
Chapitre 8 — Une génération sans horizon	44
Chapitre 9 — La fin de la réalité partagée	49
Chapitre 10 — Après la catastrophe	54
À propos de l’auteur	58

Introduction — La catastrophe verticale de l’humanité

Il fut un temps où l’être humain appartenait à l’horizon.

Non comme une image poétique, mais comme une condition physique de l’existence.

Nos corps, nos sens et nos instincts se sont formés dans un monde qui s’étendait vers l’extérieur — à gauche et à droite — au sein d’un champ de perception continu. Nos yeux sont disposés côte à côte, offrant un vaste panorama visuel. Nos oreilles suivent la même logique, nous permettant de situer les sons dans l’espace et de nous orienter dans un environnement partagé avec d’autres. Cette organisation horizontale n’est pas le fruit du hasard. Elle résulte de millions d’années d’adaptation à un monde qui exigeait ouverture, attention et relation.

L’horizon n’était pas simplement quelque chose que nous regardions.

C’était quelque chose dans lequel nous vivions.

Dans ce monde horizontal, la réalité arrivait par les côtés. Les mouvements à la périphérie comptaient. Ce qui surgissait en dehors du centre du regard pouvait être tout aussi important que ce qui se trouvait juste devant nous. Le danger, la beauté et les autres êtres humains apparaissaient dans un même champ partagé. Exister signifiait être attentif à ce qui nous entourait. Être attentif signifiait être ouvert. Et être ouvert signifiait être en relation.

La perception humaine n’a jamais été conçue pour être étroite.

Elle était conçue pour être distribuée.

Puis, sans qu’aucune transformation biologique n’ait lieu, quelque chose s’est déplacé.

Cette transformation n'a pas commencé dans nos corps, mais dans nos outils.

Nous avons créé un dispositif suffisamment petit pour être emporté partout, suffisamment léger pour être tenu sans effort, et suffisamment puissant pour absorber entièrement l'attention. Un dispositif qui n'ouvre pas le monde vers l'extérieur, mais le comprime dans un cadre vertical étroit. Un dispositif qui n'élargit pas la perception, mais la redirige.

Avec cette invention — presque inaperçue au départ — l'être humain est entré dans un nouvel environnement perceptif.

Un environnement vertical.

Ce monde vertical ne se définit pas uniquement par l'orientation physique des écrans, aussi révélatrice soit-elle. Il se caractérise par une réorganisation plus profonde de l'attention. Le vaste champ horizontal qui nous entourait autrefois se contracte en un couloir étroit — à peu près de la largeur d'un visage humain. Ce qui se trouve au-delà de ce couloir ne disparaît pas — mais perd de son importance.

La périphérie se tait.

Ce qui compte désormais, c'est ce qui apparaît directement devant moi.

Observez un instant une scène familière. Un quai de métro. Une salle d'attente. Un café. Les corps sont présents. La proximité est partagée. Et pourtant, l'attention est ailleurs. Les têtes s'inclinent vers le bas. Les regards se fixent sur des rectangles lumineux. Des centaines de personnes occupent le même espace physique tout en habitant mentalement des mondes entièrement différents.

Cette posture est devenue si ordinaire qu'elle ne surprend plus. Pourtant, si l'on s'arrête et que l'on regarde attentivement,

quelque chose de profond est en train de se produire. Le monde horizontal — autrefois continu, exigeant et vivant — se retire à l'arrière-plan. Les mouvements subtils des autres, les micro-expressions, les signaux non verbaux qui structuraient l'interaction humaine deviennent secondaires, puis négligeables, puis invisibles.

À leur place apparaît un flux vertical de contenus.

Un flux qui ne nous entoure pas, mais qui nous fait face.

On décrit souvent cet appareil comme une « fenêtre sur le monde ». Mais cette métaphore est trompeuse. Une fenêtre s'ouvre vers l'extérieur. Un écran attire vers l'intérieur. Il délivre des fragments de réalité en succession — sélectionnés, filtrés et ordonnés pour retenir l'attention. Une image remplace la précédente. Une idée chasse la dernière. Il n'y a plus de contexte latéral — seulement une progression. Vers le haut ou vers le bas. En avant ou en arrière.

Le monde ne se déploie plus autour de nous.

Il vient à nous.

Et plus précisément, il nous revient.

À l'intérieur de ce cadre vertical, l'expérience commence à se réorganiser. L'horizon partagé recule, et à sa place émerge un centre.

Le soi.

Ce qui apparaît à l'écran n'est pas le monde dans sa totalité, mais un reflet personnalisé, façonné par nos préférences, nos réactions et nos comportements passés. Peu à peu, la perception se courbe vers l'intérieur. Ce qui se produit en dehors du cadre devient moins important que ce qui résonne avec moi.

Le monde horizontal était un espace de relations.

Le monde vertical devient un système de reflets.

Cette mutation ne change pas seulement notre manière de consommer l'information. Elle transforme notre manière de penser, de ressentir et d'entrer en relation avec les autres. Lorsque la perception se rétrécit, l'attention suit. Lorsque l'attention se rétrécit, ce qui nous concerne se rétrécit à son tour. L'autre — autrefois rencontré comme une présence dans un champ partagé — devient lointain, abstrait et optionnel.

Considérons une scène simple. Deux personnes sont assises face à face et discutent. Le dialogue circule, s'interrompt, reprend. Puis un téléphone vibre. Un regard vers le bas. L'attention se déplace. La personne en face est toujours là, mais quelque chose d'essentiel a été rompu. Lorsque le regard revient, la continuité est perdue. La présence reprend — mais incomplètement.

Multipliez ce moment par des millions d'interactions, sur des années de vie quotidienne.

Ce qui émerge n'est pas un changement de comportement mineur.

C'est une transformation de la manière dont la relation humaine est vécue.

Paradoxalement, cela se produit à une époque de connectivité sans précédent. Nous envoyons des messages en permanence. Nous partageons continuellement. Nous sommes joignables à tout moment. Et pourtant, beaucoup ressentent un sentiment croissant d'isolement, de fragmentation et de fatigue. Jamais nous n'avons été aussi connectés — et jamais la présence partagée n'a semblé aussi fragile.

Le monde vertical ne nous isole pas en supprimant les autres.

Il nous isole en modifiant la manière dont nous les percevons.

Ils apparaissent non plus comme des co-habitants d'une réalité commune, mais comme des éléments d'un flux — sélectionnables, remplaçables, interruptibles.

Ce livre ne soutient pas que la technologie est mauvaise. Il n'appelle pas non plus à un retour à un passé pré-numérique. Son propos est structurel.

Que se passe-t-il lorsqu'une espèce façonnée par une perception horizontale réorganise son attention autour d'un système vertical optimisé pour la fixation ?

Que se passe-t-il lorsque l'horizon — autrefois l'architecture silencieuse de l'expérience humaine — perd sa primauté ?

Les signes sont déjà visibles. L'attention devient plus courte et plus réactive. Le silence devient inconfortable. L'immobilité paraît anormale. L'identité glisse vers la mise en scène et la comparaison. La réalité partagée se fragmente en flux parallèles qui se croisent rarement.

Pris individuellement, ces changements peuvent sembler gérables.

Collectivement, ils indiquent quelque chose de plus profond.

Une transformation non seulement du comportement, mais de la perception elle-même.

Et lorsque la perception change, tout change avec elle.

La question que pose ce livre n'est pas de savoir si la technologie nous influence. Cela ne fait aucun doute. La question est de savoir si un monde vertical — aussi efficace, rentable ou pratique soit-il — peut coexister avec une nature humaine façonnée par l'ouverture, la relation et la présence partagée.

Si ce n'est pas le cas, alors nous ne traversons pas simplement une transition technologique.

Nous approchons d'un tournant civilisationnel.

Une catastrophe qui ne se définit pas par un effondrement brutal, mais par une clôture progressive.

Non bruyante, mais normalisée.

Non imposée, mais préférée.

La catastrophe du monde vertical n'est pas que nous cessions de voir.

C'est que nous cessions de voir ensemble.

Et lorsque l'horizon disparaît, il est possible que nous ne remarquions même pas ce que nous avons perdu — parce que la structure même qui nous permettait de le remarquer a disparu.

Chapitre 1 — L'humain horizontal

Bien avant l'écran, bien avant la ville, bien avant même l'apparition du premier symbole écrit, il existait un monde qui s'étendait latéralement.

Non vers le haut. Non vers le bas. Vers les côtés.

La perception humaine ne s'est pas développée dans un tunnel. Elle est née dans des paysages — forêts, plaines, côtes — des environnements où la survie dépendait non seulement de ce qui se trouvait directement devant soi, mais aussi de ce qui apparaissait aux marges de l'attention. Les premiers humains ne fixaient pas un point unique. Ils balayaient l'espace. Ils se déplaçaient non comme des observateurs d'objets isolés, mais comme des participants à un champ continu.

Ce champ était vaste — bien plus vaste que nous ne l'imaginons aujourd'hui. Si vous vous tenez immobile en fixant un objet précis, ce que vous percevez consciemment n'est qu'une infime partie de votre capacité visuelle globale. Au-delà de ce centre étroit s'étend un champ horizontal beaucoup plus large, proche de deux cents degrés d'un côté à l'autre. La plupart des éléments qui y apparaissent ne deviennent jamais nets ni détaillés — mais telle n'avait jamais été leur fonction. Leur fonction était l'attention.

La vision périphérique n'est pas faite pour la précision. Elle est faite pour la détection — des mouvements, des changements, des menaces potentielles. Bien avant qu'un humain ne reconnaisse consciemment ce qu'il voyait, quelque chose à la lisière de son champ visuel activait déjà son attention : un frémissement dans l'herbe, une ombre rompant le rythme du paysage, une présence qui n'appartenait pas à cet endroit. Percevoir le monde de cette manière avait une signification profonde : on n'était jamais seul dans sa perception. Le monde arrivait toujours par les côtés.

Cette attention horizontale n'était pas seulement une caractéristique visuelle. Elle façonnait la cognition elle-même. La perception humaine est structurée en couches : un centre étroit, à haute résolution, soutenu par un champ beaucoup plus large, de plus basse résolution. La partie du regard qui vous permet de lire ces lignes ne représente qu'une fraction minuscule de ce que les yeux peuvent capter. Tout le reste forme le contexte. Et c'est le contexte qui rend la signification possible. Sans lui, les objets perdent leur place, les mouvements leur direction, les événements leur portée. Le cerveau intègre sans cesse les signaux centraux et périphériques, reconstituant une expérience cohérente plutôt que fragmentée. Ce processus est si naturel que nous le remarquons à peine — jusqu'au moment où il commence à disparaître.

Un autre détail mérite attention. L'être humain n'est ni un prédateur pur, ni une proie pure. Notre système visuel combine des traits des deux : des yeux tournés vers l'avant permettant la précision et la profondeur, tout en conservant un champ de vision suffisamment large pour maintenir une conscience de l'environnement. Cette configuration révèle quelque chose d'essentiel : nous ne sommes pas faits pour la fixation seule. Nous sommes faits pour l'équilibre. Pour nous concentrer tout en restant ouverts, pour agir tout en demeurant attentifs, pour prêter attention à ce qui est devant nous tout en percevant ce qui nous entoure. C'est cet équilibre qui a rendu la vie sociale possible.

Imaginez un petit groupe d'êtres humains se déplaçant ensemble à travers un espace ouvert. Ils ne marchent pas en silence. Ils parlent, gesticulent, réagissent. Mais une grande part de leur coordination n'est pas verbale. Elle repose sur une perception partagée. Chacun perçoit non seulement l'environnement, mais aussi la présence des autres à l'intérieur de ce champ. Un regard de côté, une variation de rythme, un infime changement de

posture — tout cela est immédiatement perçu, souvent sans effort conscient. Nous ne percevons pas les autres uniquement lorsque nous les regardons directement. Nous les percevons en permanence, à la lisière du regard et de la conscience. De là naît un champ de réalité partagé : un espace où plusieurs individus sont simultanément immergés, conscients non seulement d’eux-mêmes, mais aussi de la présence des autres dans le même environnement en train de se déployer. C’est ici que la confiance prend forme — non comme principe abstrait, mais comme expérience perceptive : le sentiment que les autres sont là, qu’ils se déplacent avec nous, qu’ils réagissent, et que nous ne sommes pas le centre du champ, mais une partie de celui-ci.

Aujourd’hui encore, des traces de cette structure ancienne demeurent dans la vie quotidienne. Pensez à la manière dont vous circulez dans une rue animée sans regarder consciemment chaque personne autour de vous. Vous percevez malgré tout les mouvements, évitez les collisions, ajustez votre trajectoire. Ou songez au moment où quelqu’un entre silencieusement dans une pièce : bien souvent, vous sentez que quelque chose a changé avant même de tourner la tête. C’est l’attention horizontale à l’œuvre — silencieuse, efficace, discrète.

Elle reste pourtant fragile, car elle dépend d’une condition simple : l’ouverture. Le champ horizontal ne fonctionne que lorsque l’attention demeure distribuée, lorsque la perception peut dépasser un point unique. Lorsque ce champ se contracte, un autre mode d’expérience prend le dessus : plus étroit, plus contrôlé, plus confiné. À première vue, cela peut sembler bénéfique. La focalisation centrale est puissante. Elle permet la précision, l’analyse, la résolution de problèmes complexes. Elle rend possibles la lecture, l’outil, la planification. Mais elle n’a jamais été conçue pour agir seule.

Séparée de son fondement horizontal, la concentration devient isolement. La précision devient vision en tunnel. L'attention devient capture.

Il existe en médecine une affection appelée vision tubulaire, dans laquelle le champ périphérique disparaît progressivement, ne laissant qu'une bande centrale étroite. Les personnes atteintes continuent de voir, mais n'expérimentent plus le monde comme un espace vaste et connecté. La réalité leur apparaît sous forme de fragments isolés, visibles uniquement lorsqu'ils sont directement observés. L'orientation devient difficile. La conscience s'appauvrit. Le monde semble différent — non parce qu'il a changé, mais parce que la structure de la perception s'est transformée.

Ce qui relevait autrefois d'une pathologie rare pourrait prendre aujourd'hui une autre forme. Non par maladie, mais par habitude.

Nous vivons à une époque où l'équilibre naturel de la perception humaine est en train d'être reconfiguré. Non par l'évolution, mais par le design. Par des outils qui exigent une fixation continue. Par des interfaces qui récompensent l'attention étroite. Par des systèmes qui capturent et retiennent le regard dans un canal visuel réduit. Notre biologie demeure horizontale. Notre comportement devient progressivement autre chose — silencieusement, systématiquement.

L'être humain n'a pas évolué pour vivre dans une seule colonne d'attention. Il a évolué pour se tenir dans un champ : pour percevoir ce qui approche, pour sentir ce qui l'entoure, pour rester relié non seulement par la pensée, mais par la perception elle-même.

La question n'est donc pas de savoir si nous sommes encore capables de cette forme d'attention. Nous le sommes. La

question est de savoir si nous continuons à l'exercer — ou si, pas à pas, moment après moment, nous la laissons être remplacée par un système plus étroit.

Car si le champ horizontal s'effondre, nous ne le remarquerons peut-être pas immédiatement. Nous continuerons à voir. À penser. À agir. Mais le monde ne nous parviendra plus par les côtés. Et lorsqu'il cesse de le faire, quelque chose disparaît silencieusement — non seulement de la perception, mais de ce que signifie partager un monde.

Chapitre 2 — L'interface verticale

La transformation n'a pas commencé par une idée.

Elle a commencé par un objet.

Assez petit pour tenir dans la main. Assez léger pour être emporté partout. Assez puissant pour capter entièrement l'attention.

Au départ, il se présentait comme un outil : un moyen de communication, une source d'information, une commodité. Quelque chose d'extérieur. Quelque chose d'optionnel. Quelque chose que l'on pouvait prendre et reposer à volonté.

Mais les outils ne sont jamais neutres.

Ils ne façonnent pas seulement ce que nous faisons.
Ils façonnent la manière dont nous percevons.

Tenez votre téléphone un instant dans la main. Non pour l'utiliser, mais pour l'observer.

Remarquez comme le corps s'ajuste presque automatiquement. La tête s'incline vers l'avant. Les épaules se referment légèrement. Les yeux se fixent dans un angle descendant, resserrant le champ de vision. Le monde qui s'étendait autour de vous s'estompe — non parce qu'il disparaît, mais parce qu'il n'est plus pris en compte.

Cette posture est devenue si répandue qu'elle ne retient plus l'attention. Des populations entières traversent désormais le quotidien penchées vers leurs appareils, le regard absorbé, le corps subtilement réorganisé autour de l'écran.

La recherche médicale commence à en documenter les effets physiques : tensions au niveau du cou et de la colonne vertébrale, modification de l'alignement, fatigue accumulée. Mais l'aspect

corporel n'est que la surface. En dessous, une transformation plus profonde est à l'œuvre.

L'appareil ne demande pas seulement un regard vers le bas.

Il exige un regard concentré.

Contrairement au monde horizontal, qui invite à une attention distribuée, l'écran impose la fixation. Il présente un cadre délimité dans lequel seuls certains éléments existent à un moment donné. Tout ce qui se trouve en dehors de ce cadre — tout ce qui se situe à gauche et à droite de l'environnement physique — perd de sa pertinence.

L'attention est attirée vers l'intérieur.

Et retenue.

Considérez la manière dont vous naviguez dans une interface de smartphone. Vous ne l'explorez pas comme un espace, à la manière d'une pièce ou d'un paysage. Vous faites défiler.

Vers le haut.

Vers le bas.

Les contenus apparaissent en succession, non en relation. Un élément remplace le précédent, chacun occupant la même position centrale, chacun exigeant une attention totale avant d'être évincé. Il n'existe pas de véritable périphérie — seulement une progression.

Un flux vertical.

Observez maintenant des personnes dans un espace public. Un train. Un aéroport. Une salle d'attente.

Les individus sont physiquement proches, mais perceptivement isolés. Chacun tient un appareil. Chaque regard est dirigé vers un

canal privé d'informations. L'environnement devient un simple décor — présent, mais fonctionnellement secondaire.

L'interaction, lorsqu'elle se produit, est souvent ponctuée d'interruptions. Une conversation commence. Une notification apparaît. L'attention se déplace. La personne en face de vous est momentanément remplacée par quelque chose qui se produit ailleurs.

Ce comportement a été largement étudié. Lorsqu'une personne détourne son attention vers un téléphone au cours d'une interaction sociale, les deux participants rapportent une diminution mesurable du sentiment de connexion, de l'engagement et de la satisfaction dans l'échange. Ce qui frappe, ce n'est pas que cela se produise, mais que ce phénomène soit largement connu, largement vécu, et pourtant constamment répété.

À un certain niveau, nous savons que cela affaiblit la présence.

Et pourtant, nous continuons.

Une partie de l'explication réside dans la conception même de l'interface.

Le flux vertical n'est pas passif.

Il est adaptatif.

Chaque défilement, chaque pause, chaque moment d'attention est enregistré, analysé et réinjecté dans le système. Les contenus ne sont pas présentés au hasard, mais de manière sélective. Ce qui retient l'attention revient. Ce qui déclenche l'engagement est amplifié.

Avec le temps, le flux devient personnalisé.

Et la personnalisation crée une illusion puissante.

Il semble que le monde devienne plus pertinent, plus ajusté, plus réactif.

Mais, dans le même temps, le champ de la perception se resserre.

De plus en plus d'études suggèrent que les environnements caractérisés par des contenus rapides et fragmentés — en particulier les réseaux sociaux — sont associés à une diminution de la capacité à maintenir une attention soutenue. L'esprit s'adapte à la stimulation constante et se détourne de la profondeur au profit de l'immédiateté.

Ce n'est pas un manque de discipline.

C'est une adaptation.

Le cerveau fait ce qu'il a toujours fait : il s'ajuste à la structure de l'environnement qu'il habite.

Et l'environnement de l'interface verticale possède une structure très spécifique.

Il est immédiat.

Il est fragmenté.

Il est centré.

Considérons maintenant ce qui se produit sur la durée. Non dans un instant isolé d'utilisation, mais au fil des mois, des années, voire des décennies.

Une personne se réveille et saisit son téléphone. Avant même de rencontrer le monde physique, elle rencontre un flux soigneusement composé. Au cours de la journée, les moments de transition — attendre, marcher, s'asseoir — sont remplis par de brèves incursions dans ce même canal. Le soir, l'attention se pose de nouveau dans le flux vertical avant le sommeil.

À aucun moment il n'y a l'intention délibérée de se retirer du monde.

Et pourtant, peu à peu, l'attention est réallouée.

Du horizontal vers le vertical.

De l'environnement vers le cadre central.

Un autre effet, plus discret encore, apparaît.

Lorsque l'attention est continuellement attirée vers un appareil, le temps lui-même commence à se modifier — non objectivement, mais dans l'expérience vécue. Les moments se compressent. Les transitions s'effacent. L'espace entre les événements, autrefois rempli d'observation ou de réflexion, se trouve occupé.

L'esprit est rarement laissé seul avec le monde.

Ou avec lui-même.

Cela entraîne des conséquences qui dépassent la seule attention. Une utilisation intensive du smartphone est associée à une augmentation des sentiments de solitude, d'anxiété et de dépression. Parallèlement, des recherches à grande échelle montrent une hausse mesurable de l'isolement social au cours des dernières décennies, notamment en lien avec la généralisation des technologies numériques mobiles.

Ces relations sont complexes.

Elles ne sont pas linéaires.

Mais le schéma est difficile à ignorer.

Ce qui émerge n'est pas simplement une nouvelle habitude.

C'est un nouvel environnement.

Un environnement dans lequel la perception humaine est constamment guidée, façonnée et rétrécie le long d'un axe vertical. Un environnement dans lequel le soi devient le point central de l'interaction — non parce qu'il a été choisi, mais parce qu'il est continuellement renforcé.

Dans le monde horizontal, l'attention se dirige vers l'extérieur.

Dans l'interface verticale, l'attention revient vers l'intérieur.

Encore et encore.

L'appareil ne nous isole pas en supprimant les autres.

Il nous isole en transformant la manière dont nous les percevons.

Ils n'apparaissent plus comme des présences dans un espace partagé, mais comme des contenus au sein d'un flux — sélectionnables, remplaçables, interruptibles.

C'est là la transformation subtile.

Non pas d'une connexion vers une déconnexion.

Mais d'une présence partagée vers une perception individualisée.

Et lorsque cette transformation s'installe, quelque chose d'autre commence à émerger.

Une nouvelle structure de l'expérience.

Une structure qui ne dépend plus du déploiement du monde autour de nous —

mais de sa livraison continue face à nous.

L'être humain ne se tient plus dans un champ.

Il se tient face à une surface.

Chapitre 3 — L'effondrement de l'horizon

Au début, rien de spectaculaire ne se produit. Il n'y a ni alarme, ni point de rupture, ni moment précis où le monde annoncerait que quelque chose d'essentiel a changé. La transformation est plus silencieuse que cela — si silencieuse, en réalité, qu'elle ressemble souvent à la vie moderne elle-même : efficace, connectée, maîtrisable.

Et pourtant, si l'on observe attentivement, on peut voir l'horizon se retirer.

Non pas l'horizon physique. Les montagnes demeurent à distance, les rues s'étendent toujours à gauche et à droite. Ce qui se retire, c'est l'horizon perceptif — le sentiment vécu que la réalité est quelque chose que nous habitons ensemble, quelque chose de partagé, quelque chose de plus vaste que le soi. Cet horizon ne disparaît pas d'un seul coup. Il s'effondre par étapes. Il commence comme une commodité. Devient une habitude. Devient une atmosphère. Et une fois qu'il est devenu atmosphère, il devient invisible — comme l'air.

Le monde horizontal possède une qualité morale particulière : il nous tire vers l'extérieur. Non vers une bonté abstraite, mais vers l'attention. Lorsque l'on vit dans un champ de perception large, le monde nous interrompt. Des personnes croisent notre chemin. Des visages apparaissent. Les mouvements en périphérie réclament notre regard. Même le silence est habité par la présence des autres. Dans un tel monde, on est rarement seul dans sa perception. La réalité insiste pour être partagée.

L'interface verticale modifie la géométrie de cette interruption. Dans le flux vertical, ce n'est plus le monde qui nous interrompt — c'est nous qui interrompons le monde. Bien sûr, on peut lever les yeux. Revenir dans la pièce, dans la rue, dans la conversation.

Mais on y revient comme on revient d'ailleurs. Et ce qui rend l'interface verticale particulièrement puissante, c'est sa disponibilité permanente en tant que réalité alternative — immédiatement accessible, sans cesse renouvelée, et soigneusement conçue pour paraître plus engageante que le monde non édité qui nous entoure. L'horizon ne s'effondre pas parce qu'il disparaît, mais parce qu'il devient optionnel.

Dans un monde horizontal, la présence est quelque chose que l'on habite. Dans un monde vertical, la présence devient quelque chose que l'on met en scène. La différence est subtile, mais décisive. Lorsque l'expérience est organisée autour d'un flux de fragments sélectionnés — images, opinions, réactions — le soi commence à se comporter comme s'il était observé, même lorsque personne ne regarde. On anticipe la manière dont on apparaîtra. On imagine l'angle, le cadrage, la réponse. On ajuste. On affine. On optimise. Ce n'est pas de la vanité au sens simple. C'est une adaptation à un environnement dans lequel l'attention fonctionne comme une monnaie et la visibilité comme une preuve d'existence. L'interface verticale transforme l'identité en un projet continu — une révision permanente, jamais achevée, parce que le flux ne s'arrête jamais. Plus le soi devient central, moins le monde est partagé.

Une famille est assise autour d'une table. Il y a de la nourriture, des conversations, les petits rythmes de la vie quotidienne. Les téléphones reposent à côté des assiettes, silencieux et inoffensifs, comme des objets neutres. Puis un écran s'illumine. Un regard — presque réflexe. Puis un autre écran s'illumine. Un autre regard. Personne n'a l'intention de quitter la pièce, et pourtant la pièce commence à se vider. Car l'effet le plus puissant du téléphone n'est pas de voler du temps. Il est de rompre la continuité. Le fil de l'attention partagée est fragile. Une fois rompu, il se reconstitue rarement avec la même intensité. La

conversation devient morcelée. La présence devient intermittente. La table reste entourée de corps, mais l'espace de la perception commune — la véritable pièce — s'amincit. Ce qui est frappant, ce n'est pas que cela arrive. C'est à quel point cela est devenu normal. Nous vivons la normalisation de l'absence.

Une pensée soutenue exige un certain paysage intérieur : du temps ininterrompu, une attention stable, et un esprit capable de demeurer sur une seule chose assez longtemps pour que la profondeur émerge. Le flux vertical n'est pas conçu pour la profondeur. Il est conçu pour la continuité. Un élément de plus. Un geste de plus. Un moment de nouveauté supplémentaire. Les contenus eux-mêmes ne sont pas nécessairement superficiels — c'est la structure qui l'est. Elle maintient la conscience en mouvement plutôt que de lui permettre de se poser. Et lorsque l'attention est entraînée à se déplacer sans cesse, l'esprit commence à éviter l'immobilité. C'est ici que l'effondrement de l'horizon devient psychologique. Car l'attention soutenue n'est pas seulement une compétence cognitive. C'est une compétence existentielle. Elle conditionne notre capacité à lire en profondeur, à écouter pleinement, à percevoir les autres avec clarté, ou à rester auprès de notre propre expérience sans nous réfugier dans la stimulation.

Lorsque le flux vertical est interrompu, quelque chose de révélateur se produit. Le monde horizontal revient — non comme une idéologie, mais comme un comportement. Les gens lèvent les yeux. Les conversations s'allongent. Les corps se détendent. Le temps retrouve de l'épaisseur.

L'interface verticale promet la connexion, mais livre souvent un substitut étrange : le contact sans la présence. Avec le temps, le contact sans présence engendre une condition singulière — être entouré, et pourtant invisible. Une société peut devenir saturée numériquement tout en s'appauvrissant socialement. Nous ne

sommes jamais totalement seuls, et pourtant de plus en plus isolés.

Dans le monde horizontal, le soi est nécessairement décentré. On est un corps parmi d'autres, se déplaçant dans un champ commun. Dans le monde vertical, l'expérience revient sans cesse à un seul point de référence. Qu'est-ce que j'aime ? Que ressens-je ? Avec quoi suis-je d'accord ? Que dit cela de moi ? Le flux est personnalisé ; la réalité devient donc personnalisée. Et lorsque la réalité est personnalisée, il devient difficile d'habiter un monde commun.

C'est là le danger plus profond — non la distraction, ni même la solitude, mais la fragmentation. Une société qui ne parvient plus à maintenir une attention partagée peine à maintenir une signification partagée. Sans signification commune, les institutions s'affaiblissent. Sans institutions, la confiance s'érode. L'effondrement de l'horizon n'est pas seulement un événement psychologique. C'est un événement civilisationnel.

Lorsque ce livre parle de catastrophe, il ne s'agit pas d'une météorite. Il s'agit de quelque chose de plus lent. Une catastrophe qui arrive sans bruit, par la normalisation. Une catastrophe qui ressemble au progrès. Une catastrophe qui permet aux gens de continuer à travailler, acheter, faire défiler, publier — tandis que le monde commun se dissout silencieusement derrière l'écran. Peut-être la possibilité la plus troublante est-elle celle-ci : que l'interface verticale ne transforme pas l'humanité par la contrainte, mais par la préférence. Et qu'une fois transformés, nous ne regrettons même pas ce que nous avons perdu — parce que la structure perceptive qui nous permettait de le remarquer aura disparu.

Chapitre 4 — De 16:9 à 9:16

La transformation de l'attention humaine n'a pas commencé par les contenus. Elle a commencé par le format.

Bien avant que les algorithmes, les flux ou les plateformes ne reconfigurent la perception, la géométrie de l'écran avait déjà modifié silencieusement la manière dont la réalité était rencontrée. Le passage de l'horizontal au vertical n'était pas seulement technique. Il était perceptif. Et une fois que la perception change, tout le reste suit.

Pendant une grande partie du siècle dernier, les images animées se présentaient dans un cadre horizontal. Les écrans de cinéma étaient larges. Les téléviseurs ont suivi. Le monde s'étendait vers la gauche et vers la droite, reflétant la manière dont la perception humaine se déploie naturellement. Même lorsque la télévision divertissait, distrait ou apaisait, elle préservait une distance essentielle. L'écran était là-bas. Le spectateur était ici. L'attention se portait vers l'extérieur.

La télévision rassemblait. Les familles s'asseyaient ensemble. Les pièces s'organisaient autour d'un objet commun. Même lorsque les contenus étaient triviaux, l'expérience restait collective. Les rires, l'ennui, les désaccords et les silences se déployaient dans un même espace. L'écran n'entrait pas en concurrence avec le monde. Il l'interrompait temporairement.

Le format grand écran comptait plus que nous ne l'avons longtemps compris. Il préservait l'horizon. La vision périphérique restait active. Le son provenait de plusieurs directions. Le corps du spectateur demeurait orienté vers la pièce autant que vers l'écran. Regarder était une activité, non un enfermement. La télévision occupait du temps. Elle ne réorganisait pas la perception.

L'ère numérique a modifié cette configuration. Pas soudainement. Pas agressivement. Mais de manière décisive.

L'écran a pivoté. Ce qui était horizontal est devenu vertical. Le format s'est resserré. Le cadre s'est contracté. La distance s'est effondrée. Les contenus n'apparaissaient plus à la périphérie de l'expérience. Ils se sont déplacés directement au centre. Le monde ne s'étendait plus. Il s'empilait.

L'écran vertical n'invite pas à l'observation. Il exige l'attention. Il s'aligne parfaitement avec le corps humain debout et le regard incliné vers le bas. Il place les contenus là où les yeux se posent naturellement. Il réduit le besoin de s'orienter, de balayer l'espace, de déplacer l'attention. Le format lui-même entraîne la fixation.

Dans le cadre horizontal, le spectateur demeure un témoin. Dans le cadre vertical, il devient un participant. Le défilement remplace le regard. Le toucher remplace la distance. La frontière entre l'observateur et le contenu se dissout. Ce qui apparaît n'est pas seulement vu — c'est évalué, jugé, commenté. Le format vertical ne montre pas le monde. Il s'y insère.

C'est ici que la bascule devient profonde. L'écran horizontal permettait la distraction. L'écran vertical permet le pilotage.

Le cadre vertical n'est pas neutre. Il comprime l'expérience dans un couloir étroit, excluant presque entièrement la périphérie. La gauche et la droite perdent de leur importance. Ce qui compte, c'est ce qui apparaît ensuite. L'attention se déplace de haut en bas, non vers l'extérieur. L'horizon se contracte en séquence. La réalité devient une file d'attente.

Cette évolution s'inscrit dans une transformation plus profonde encore. L'anatomie humaine est fondamentalement horizontale. Deux yeux côte à côte produisent un champ visuel large. Des

oreilles latéralisées permettent l'audition spatiale. Deux mains opèrent dans un plan. L'équilibre, le mouvement et l'orientation ont évolué pour des environnements qui se déploient dans l'espace, non le long d'un axe unique. Nous sommes des êtres symétriques et latéraux. Le cadre vertical nous demande autre chose.

Une fixation verticale prolongée ne correspond pas à ce pour quoi la perception humaine s'est développée. Elle rétrécit l'attention. Elle supprime les signaux périphériques. Elle entraîne le regard à rester centré et immobile. Avec le temps, le corps s'adapte. La tête s'incline. Les épaules se referment. Le regard s'abaisse. La posture suit le format. La perception suit la posture.

Le grand écran n'exigeait pas cette adaptation. L'écran vertical, si. Et parce que cette adaptation s'opère progressivement, elle paraît rarement intrusive. Elle semble naturelle. Efficace. Moderne. Mais le naturel n'implique pas la compatibilité.

Une autre différence est encore plus déterminante. L'écran horizontal restait extérieur. L'écran vertical est intime.

La télévision s'adressait à des groupes. L'écran vertical s'adresse à des individus. Il parle directement. Privément. De façon persistante. Les contenus ne sont plus diffusés. Ils sont livrés. Non à une pièce, mais à une personne. Non occasionnellement, mais en continu. L'écran n'attend pas. Il suit.

Cette intimité transforme le rôle de l'attention. Regarder la télévision, c'était donner du temps. Utiliser l'écran vertical, c'est donner sa présence. Les yeux, les mains, la posture et les émotions sont engagés. Le corps n'est plus simplement relié aux contenus. Il est intégré à l'interaction. Le spectateur ne se tient plus à l'extérieur du cadre. Il est à l'intérieur.

Dès lors que les contenus deviennent verticaux, la personnalisation devient inévitable. Le cadre étroit ne supporte pas la généralité. Il exige la pertinence. Ce qui apparaît doit sembler personnel, faute de quoi l'attention se rompt. Le système apprend rapidement. Il s'adapte. Il filtre. Le format vertical ne tolère pas l'impersonnel. Il récompense le personnel.

C'est pourquoi le passage de 16:9 à 9:16 n'est pas cosmétique. Il est structurel. Il transforme le divertissement en immersion, l'information en influence, et l'attention en une ressource qui peut être guidée, façonnée et retenue. Le format ne se contente pas d'afficher des contenus. Il organise des comportements.

Les médias du siècle dernier distraient. Ceux de ce siècle dirigent.

Rien de tout cela n'exige une intention malveillante. Le format vertical s'accorde simplement trop bien avec les réflexes humains — la curiosité, l'anticipation, la comparaison sociale, la résonance émotionnelle. Ce qui retient l'attention survit. Ce qui la libère disparaît. Le format sélectionne avant même que les contenus ne parlent.

Une fois le format vertical dominant, tout le reste s'y adapte. Le langage se raccourcit. L'émotion s'intensifie. Le contexte s'efface. La vitesse augmente. Le monde se réorganise autour de ce qui tient dans le cadre. L'horizon ne structure plus l'expérience. Le flux le fait.

C'est pour cette raison que le monde vertical se distingue de tous les médias précédents. Non parce qu'il ment. Non parce qu'il manipule ouvertement. Mais parce qu'il modifie la manière dont la réalité arrive. Le monde ne nous entoure plus. Il nous fait face.

Ce chapitre ne soutient pas que le passé horizontal était meilleur. Il affirme qu'il était différent. Il préservait par défaut la distance, la friction et l'orientation partagée. Le monde vertical élimine ces

conditions, à moins qu'elles ne soient activement protégées. Et ce qui n'est pas protégé disparaît lentement.

Le chapitre suivant se détourne du format pour examiner la conséquence. De la manière dont l'attention est cadrée à la manière dont elle est retenue. De la géométrie au mécanisme. De l'écran vertical à la machine qui fonctionne derrière lui.

Chapitre 5 — Le soi centré

L'effondrement de l'horizon ne laisse pas un vide.

Quelque chose vient s'y installer.

Le soi.

Lorsque le champ partagé de la perception perd de sa force, l'expérience ne disparaît pas. Elle se réorganise. L'attention, auparavant distribuée à travers un monde commun, revient progressivement vers l'intérieur. Ce qui était façonné par l'environnement, la présence et la relation commence à s'ordonner autour d'un point unique. Le soi devient le centre de l'expérience — non encore comme identité figée, ni comme idéologie, mais comme orientation.

Dans le monde horizontal, l'attention était attirée vers l'extérieur. Les mouvements, les sons, la présence imprévisible des autres interrompaient constamment le regard intérieur. Le monde résistait aux préférences. Le sens surgissait souvent sans être sollicité. Dans l'ordre vertical, cette dynamique s'inverse. L'attention ne se dirige plus d'abord vers le monde, mais revient vers le soi. En quoi cela me concerne-t-il ? Est-ce pertinent pour moi ? Est-ce que cela me correspond ?

Ce déplacement s'opère sans violence — et il est vécu comme positif.

La personnalisation ressemble à la liberté.

La pertinence à la clarté.

Le choix au contrôle.

L'expérience paraît plus maîtrisable, plus lisible, mieux alignée. Dans un environnement saturé, le soi centré réduit la complexité. Il filtre, ordonne, stabilise. À ce stade, rien ne manque. Au

contraire : l'orientation nouvelle donne le sentiment d'une plus grande présence à soi.

Mais avec ce retour de l'attention vers l'intérieur, quelque chose de discret disparaît : l'entre-deux.

Le monde horizontal était riche de moments non centrés sur le soi — silences partagés, attentes communes, instants sans objectif. Ces espaces n'étaient pas vides. Ils permettaient l'ajustement, la confiance, la co-présence. Le monde vertical commence à les refermer. Les pauses deviennent des opportunités. Le silence est rempli. L'expérience se densifie, mais perd en profondeur.

Un commentaire intérieur s'installe. On ne fait plus seulement l'expérience des choses : on s'observe en train de les vivre. Réactions, préférences, états intérieurs sont évalués en continu. Cette auto-observation n'apparaît pas encore comme une contrainte. Elle se donne pour réflexion, pour conscience de soi, pour maîtrise.

À ce stade, le soi n'exige rien.

Il ne se compare pas encore.

Il n'attend pas.

Il est simplement devenu central.

Mais la centralité n'est pas un point d'arrêt.

C'est une position.

Et toute position appelle une confirmation.

Ce qui suit ne vient plus de l'intérieur.

Cela vient de l'extérieur.

Interlude — Une journée dans le monde vertical

La journée ne commence pas par une intention. Elle commence par une orientation.

Avant même que le corps ne soit pleinement présent au monde, l'attention est déjà ailleurs. Une main se tend vers l'appareil — non parce que quelque chose d'urgent s'est produit, mais parce que quelque chose pourrait se produire. Un message. Un signal. Un fragment de pertinence en attente d'être reçu. La journée s'ouvre verticalement.

Les premières minutes sont silencieuses, mais non vides. L'information arrive avant que la perception ne se soit élargie. La pièce est toujours là — les murs, la lumière, les objets familiers — mais ils s'enregistrent faiblement. Ce qui compte d'abord, c'est ce qui apparaît à l'écran. Non parce que c'est important, mais parce que c'est immédiat. Le moi centré s'éveille avant le monde.

Le matin se déroule comme une succession de transitions. Se préparer. Se déplacer. Attendre. Ces moments appartenaient autrefois au monde horizontal — des pauses habitées par l'attention, des pensées vagabondes, une attente diffuse. Désormais, ils sont occupés doucement, presque poliment. Un regard pendant le brossage des dents. Un défilement en attendant le café. Une vérification avant de sortir. Aucun de ces instants ne semble décisif. C'est précisément pour cela qu'ils comptent.

Dans la rue, les corps se croisent. La ville fonctionne. La circulation s'écoule. Les passants franchissent les intersections avec une précision acquise. Et pourtant, l'attention ne se pose pas là. L'environnement est négocié efficacement, mais il n'est pas habité. Le monde devient quelque chose qu'il faut traverser. La présence est remise à plus tard.

En déplacement, le monde vertical prend plus complètement possession de l'attention. Les têtes s'inclinent presque à l'unisson. Chacun entre dans un couloir privé de pertinence. Le trajet partagé se dissout en flux parallèles. La proximité physique augmente tandis que la distance perceptive s'accroît. Personne n'a l'intention de se retirer. Le retrait s'opère simplement.

Le travail commence. Les écrans se multiplient. Les tâches se fragmentent. La communication s'accélère. L'attention saute d'une fenêtre à l'autre, d'un message au suivant. La productivité n'est plus mesurée à la profondeur, mais à la réactivité. Ce qui compte n'est pas le temps que prend une chose, mais la rapidité avec laquelle on répond. Le moi centré s'adapte aisément. Cet environnement le récompense.

Il y a des moments d'interruption. Un collègue parle. Une question est posée. Une conversation s'engage. L'attention se détache brièvement du canal vertical et touche l'espace partagé. Un instant, le monde horizontal réapparaît. Puis une notification surgit. L'interruption n'est pas brutale. Elle est fluide.

Vers midi, l'attention se sent dispersée — pas exactement épuisée, mais amincie. Rien n'a mal tourné. La journée suit son cours. Et pourtant, quelque chose a glissé. Il devient plus difficile de rester sur une seule chose. La concentration se vit comme un effort plutôt que comme un état naturel. L'esprit cherche le stimulus suivant non par ennui, mais par habitude.

Le déjeuner est pris rapidement. Parfois seul. Parfois avec d'autres. Même lorsqu'il est partagé, le repas est ponctué de retours vers le flux. Une pause dans la conversation devient une ouverture. Un instant de silence est comblé. La présence se négocie par fragments. Personne ne proteste. C'est ainsi que les choses se font désormais.

L'après-midi se poursuit en couches d'attention. Le travail recouvre la communication. La communication recouvre la surveillance. La surveillance recouvre l'anticipation. Le moi centré demeure actif, ajustant, évaluant, réagissant sans cesse. Peu importe que cela soit agréable ou non. Cela paraît normal.

Plus tard, le mouvement reprend. Marcher. Rentrer. Passer d'un rôle à un autre. Ce seraient des moments propices au retour du monde horizontal — des instants où la perception pourrait s'élargir, où le corps pourrait de nouveau entrer pleinement dans l'espace. Au lieu de cela, l'attention reste liée. L'appareil accompagne chaque pas.

Le soir, une fatigue apparaît — non pas physique, mais perceptive. La journée a été dense, et pourtant étrangement incomplète. Beaucoup de choses se sont produites. Peu ont été réellement habitées. Le sentiment d'avoir été quelque part est faible.

À la maison, les écrans demeurent présents. Le divertissement remplace l'information, mais la structure reste la même. Les contenus arrivent en succession. Le choix semble abondant. Le temps s'écoule sans résistance. Il ne s'agit pas de contrainte. Il s'agit de facilité.

Par moments, une gêne diffuse affleure. Une agitation. Une impression vague que quelque chose manque. Ce sentiment est rapidement apaisé. Un défilement de plus. Un épisode de plus. Une interaction supplémentaire. La journée glisse vers la continuité.

Avant de s'endormir, un dernier regard — non parce que quelque chose est attendu, mais parce que quelque chose pourrait s'être produit. Le moi centré ne veut pas manquer la pertinence.

La journée se termine comme elle a commencé. Non par la réflexion, mais par la réception.

Rien dans cette journée n'est extrême. Il n'y a ni crise, ni tragédie, ni dommage visible. C'est précisément pour cela qu'elle importe.

La vie dans la journée verticale ne se vit pas comme une imposition. Elle paraît efficace. Fonctionnelle. Adaptée. Mais sous cette adaptation, quelque chose a silencieusement changé. Le monde ne se rassemble plus autour de moments partagés. Il arrive par fragments. Et chaque fragment est adressé à moi.

C'est dans cette condition que le moi centré se stabilise — non parce qu'il a été choisi, mais parce qu'il est pratiqué. Encore et encore. Jour après jour.

Chapitre 6 — La machine du flux

Le monde vertical ne se contente pas d'exister. Il apprend.

Au début, cet apprentissage est presque invisible. Le flux apparaît comme une succession d'images, de publications, de vidéos courtes, de messages qui surgissent les uns après les autres. Il semble passif, comme de l'eau qui s'écoule — quelque chose que l'on regarde, que l'on consomme. Mais le flux n'est pas passif. Il est réactif. Et avec le temps, il devient autre chose : une machine.

Faites défiler pendant quelques minutes. Arrêtez-vous sur quelque chose qui capte votre attention. Puis continuez. Ce qui donne l'impression de liberté — pouvoir s'arrêter, regarder, passer à autre chose — constitue aussi de l'information. Chaque hésitation devient un signal. Chaque retour devient une donnée. Le système n'a pas besoin que vous lui expliquiez ce que vous voulez. Il observe ce qui vous retient, ce qui vous libère, ce qui vous ramène.

Progressivement, presque imperceptiblement, le flux commence à se transformer. Davantage de ce sur quoi vous vous attardez apparaît. Moins de ce que vous ignorez revient. Les transitions s'adoucissent. Le timing s'affine. Il devient plus facile de rester et plus difficile de partir. À première vue, rien ne semble problématique. Mais quelque chose d'essentiel s'est déjà déplacé : le flux n'est plus quelque chose que vous utilisez. C'est quelque chose qui s'adapte à vous.

Dans un monde horizontal, le retour d'information provient de la réalité. Vous agissez. Il se passe quelque chose. Vous vous ajustez. La boucle est lente, résistante, souvent frustrante. Les autres réagissent de manière imprévisible. Les conséquences sont différées. Le sens se déploie dans le temps. Le flux vertical supprime une grande partie de cette résistance. Vous réagissez, le

système s'ajuste, vous réagissez à nouveau — plus vite, plus doucement, plus précisément. Il n'y a plus de délai significatif, plus de friction, plus de distance entre l'action et le retour. Avec le temps, cela produit une boucle fermée. Et les boucles fermées modifient le comportement.

Le cerveau humain a évolué pour apprendre par la récompense. Lorsqu'une action mène à un résultat positif, le système nerveux la marque comme pertinente. Ce processus est médié par la dopamine — non comme une substance du plaisir, mais comme un signal de signification. La dopamine augmente non lorsque nous sommes satisfaits, mais lorsque quelque chose d'inattendu *pourrait* avoir de l'importance. L'incertitude est déterminante. Lorsque les récompenses sont prévisibles, l'intérêt s'éteint. Lorsqu'elles sont variables — parfois présentes, parfois absentes — l'attention s'intensifie. Le cerveau reste en alerte, attendant le prochain signal susceptible de compter.

Ce mécanisme s'est développé pour la survie dans des environnements incertains.

Le flux vertical le reproduit en permanence.

Ouvrez votre téléphone sans intention précise. Juste un instant de vide, une pause dans le temps. Les contenus apparaissent. Vous faites défiler une fois. Deux fois. Peut-être quelque chose résonne. Peut-être rien. Dans tous les cas, la possibilité demeure que l'élément suivant compte, qu'il surprenne, qu'il récompense. Alors vous continuez. Ce cycle se répète tout au long de la journée — non de manière dramatique ou consciente, mais automatique. Ce que l'on appelle souvent « addiction » est en réalité une persistance apprise dans un environnement fondé sur la récompense variable. Le système ne submerge pas le système nerveux humain. Il coopère avec lui.

Jusqu'ici, le monde vertical pourrait encore apparaître comme un effet secondaire malheureux de l'innovation technologique — une évolution plus rapide que la réflexion.

Ce n'est pas le cas.

Le monde vertical persiste parce qu'il est **extraordinairement rentable**.

Les systèmes numériques contemporains ne vendent pas principalement des produits aux utilisateurs. Ils vendent les utilisateurs — aux annonceurs, aux marchés de données, aux économies de l'influence — sous la forme de l'attention. Temps passé. Fréquence de retour. Activation émotionnelle. Prévisibilité des comportements. Ce ne sont pas des effets secondaires. Ce sont les actifs.

Dès que l'attention devient la source de valeur, le système se réorganise en conséquence.

Tout ce qui maintient l'attention est récompensé. Tout ce qui la libère est pénalisé. La profondeur est lente. Le silence est improductif. L'orientation ne se met pas à l'échelle. L'engagement, si.

C'est pourquoi le système vertical rétrécit la perception. Non parce que quelqu'un aurait décidé que les humains devaient vivre ainsi, mais parce qu'**une attention étroite est plus facile à retenir, à mesurer et à monétiser**. Un horizon large autorise la distraction. Un regard centré permet la capture.

Dans cette logique économique, l'utilisateur ne peut pas être le client. S'il l'était, le système optimiserait le bien-être, la compréhension et la cohérence à long terme. Mais ces qualités ne maximisent pas les revenus. L'utilisateur devient donc le

produit — non métaphoriquement, mais fonctionnellement. L'attention humaine elle-même devient la cible.

Cela ne requiert aucune intention malveillante. Cela requiert le succès.

Les personnes qui conçoivent, financent et exploitent ces systèmes n'ont pas besoin d'être indifférentes à l'épanouissement humain. Il leur suffit d'évoluer dans une structure d'incitations où la croissance, la rétention et l'engagement déterminent la survie. Si un design augmente la capture de l'attention, il perdure. S'il la réduit, il disparaît. Le système sélectionne son propre comportement.

C'est pourquoi les appels à la modération, à la responsabilité ou à l'éthique, pris isolément, ne peuvent modifier l'issue. Tant que le profit dépend du maintien d'une attention verticale, continue et centrée, le système dérivera dans cette direction — indépendamment des valeurs individuelles. Ce n'est pas un échec moral. C'est un échec d'incitation.

Le flux ne cherche pas à vous satisfaire. La satisfaction met fin aux boucles. Il entretient au contraire l'anticipation. L'anticipation maintient l'attention active. L'élément suivant pourrait compter. L'image suivante pourrait résonner. Le moment suivant pourrait récompenser. Cette logique est simple, efficace et remarquablement puissante.

Lorsque la continuité devient l'objectif central, l'expérience elle-même se transforme. Les contenus raccourcissent. Les transitions s'accélèrent. L'intensité augmente. La complexité diminue. Tout ce qui exige du temps, de la patience ou de l'intégration devient moins compétitif. La profondeur n'est pas interdite. Elle est simplement inefficace. Un raisonnement long devient un extrait. Un processus devient un moment fort. Une

expérience vécue devient une image. Le monde n'est plus quelque chose dans lequel on entre. Il défile devant soi.

Avec le temps, le flux apprend non seulement ce qui retient l'attention, mais la manière de la retenir. Les signaux émotionnels s'intensifient. Les contrastes se renforcent. La comparaison devient plus fréquente. Ce qui provoque une réaction se diffuse plus sûrement que ce qui favorise la compréhension. Non parce que le système préfère le conflit, mais parce que le conflit maintient l'attention active. L'émotion négative ne repousse pas. Elle ancre.

Cela explique pourquoi il est difficile de s'en échapper. Beaucoup perçoivent qu'il y a un problème. Ils tentent de réduire l'usage. De faire des pauses. De désinstaller des applications. Et souvent, ils reviennent. Ce retour est interprété comme une faiblesse — un manque de discipline, un échec personnel. Mais cette interprétation méconnaît l'environnement. Le monde vertical n'est pas occasionnel. Il est ambiant. Il occupe les transitions, remplit le silence et s'insère dans des moments autrefois vides. S'en retirer complètement impliquerait non seulement d'abandonner une technologie, mais une manière d'organiser la vie quotidienne.

Chaque moment passé dans le flux n'est pas seulement du temps consommé. C'est une orientation déplacée. L'attention qui aurait pu se tourner vers l'environnement, vers les autres, vers la présence partagée, est redirigée vers l'intérieur, dans un canal étroit. Ce déplacement s'opère progressivement, non comme une perte, mais comme un remplacement. Le monde horizontal ne disparaît pas. Il recule.

Il n'y a pas de coupable caché dans ce processus. Aucune conspiration n'est nécessaire. Un système optimisé pour l'attention dérivera toujours vers ce qui la retient le plus efficacement — non vers ce qui approfondit la compréhension,

non vers ce qui soutient le bien-être à long terme, non vers ce qui préserve une réalité partagée. Le résultat n'est pas surprenant. Il est inévitable.

À un certain stade, la préférence et l'exposition deviennent indissociables. Vous voyez ce qui vous engage. Vous vous engagez avec ce que vous voyez. La boucle se renforce. La réalité ne disparaît pas. Elle se fragmente.

La puissance du monde vertical réside dans son invisibilité. Il n'y a ni murs, ni ordres, ni contraintes explicites. Seulement du flux. La structure reste cachée. Ses effets, eux, ne le sont pas.

Ce livre ne se demande pas si la technologie est puissante. Cela est évident. Il se demande si un modèle économique fondé sur l'extraction de l'attention peut coexister avec une forme de vie dont le bien-être dépend de l'ouverture, de la relation et de la réalité partagée.

Car une fois l'attention capturée et stockée, autre chose s'ensuit.

Le soi se replie vers l'intérieur. L'identité se réorganise. La comparaison s'intensifie. L'horizon se rétrécit.

Et cela nous conduit à la conséquence suivante.

Le soi centré.

Chapitre 7 — Je suis le centre de mon monde

Le dernier basculement ne commence pas à l'intérieur de l'individu.

Il commence à l'extérieur.

Une fois que le soi s'est installé au centre de l'expérience, le monde vertical répond. Non pas une fois, mais de manière continue. Il confirme cette position — discrètement, efficacement, systématiquement.

Les systèmes verticaux sont conçus pour récompenser la visibilité. Toute expression, toute image, toute réaction qui capte l'attention est amplifiée. L'attention revient sous forme de feedback. Le feedback devient validation. Ces signaux sont faibles pris isolément, mais puissants par accumulation.

Le message est constant :

tu es vu,
tu comptes,
tu es pertinent.

Ce message n'est pas formulé explicitement. Il est vécu. Répété des centaines, puis des milliers de fois, en-deçà du seuil de réflexion consciente. Peu à peu, le soi ne se sent plus seulement présent. Il se sent important.

Il ne s'agit pas de narcissisme classique.

Il s'agit de conditionnement.

La structure de récompense enseigne au sujet que l'attention se tourne vers lui, réagit à lui, s'organise autour de lui. L'expression est confirmée. La présence est reconnue. Le monde semble répondre. Une conclusion silencieuse s'installe : je suis central, puisque tout revient vers moi.

À ce point, la centralité se referme.

Le soi ne s'oriente plus dans le monde.

Le monde est évalué à partir du soi.

C'est ici que naît la surestimation — non comme arrogance, mais comme normalisation. Le monde vertical ne montre ni l'ordinaire, ni l'inachevé, ni le contexte. Il montre des fragments : réussite sans cheminement, beauté sans effort, bonheur sans durée. Ces fragments ne sont pas présentés comme des exceptions. Ils constituent l'arrière-plan visible du quotidien.

Progressivement, l'échelle se déplace.

La question n'est plus : *est-ce réel ?*

Mais : *pourquoi ce n'est pas ma vie ?*

Le soi n'en conclut pas que ces existences sont rares.

Il en conclut qu'elles sont normales — et donc attendues.

À partir de là, la déception devient structurelle.

Le corps ne correspond pas aux images.

La vie ne correspond pas aux récits.

Les relations ne correspondent pas aux moments mis en avant.

Et puisque le soi est devenu le centre, cette déception ne trouve pas d'issue extérieure.

Elle se retourne vers l'intérieur.

L'échec n'est plus vécu comme limite ou condition. Il devient déficit personnel. Si les autres semblent épanouis et admirés — et pas moi — alors quelque chose doit clocher en moi.

Le système n'a pas besoin de le dire.

La validation nourrit l'attente.

L'attente alimente la comparaison.

La comparaison produit l'insuffisance.
L'insuffisance engendre la honte.

Certains redoublent d'efforts. D'autres se retirent. Dans les deux cas, la dépendance s'approfondit. Le cercle se ferme.

C'est ainsi que s'installe la dépression — non comme tristesse, mais comme épuisement du sens. Non parce que rien n'importe, mais parce que le soi a été chargé d'être la mesure de tout.

Aucun individu ne peut soutenir durablement ce rôle.

Dans le monde horizontal, la déception était partagée. Les limites étaient communes. Le sens se négociait. Dans le monde vertical, elle s'effondre vers l'intérieur.

Le soi devient le centre — et s'y enferme.

Chapitre 8 — Une génération sans horizon

Chaque génération arrive au monde dans les conditions qui lui sont données. Non par choix. Non par conception. Par héritage. Le monde dans lequel on naît ne se présente pas comme une option. Il se présente comme la réalité.

Pour les générations précédentes, cette réalité était par défaut horizontale. L'enfance se déployait dans l'espace physique, parmi d'autres corps, au sein d'environnements qui résistaient aux préférences individuelles. La douleur était visible. Les conséquences étaient immédiates. Les limites étaient rencontrées tôt et souvent — par le jeu, le conflit, l'erreur et la réconciliation. Ce monde n'était pas doux. Mais il était lisible.

La réalité pouvait être rude, parfois injuste, souvent inconfortable. Pourtant, ses règles étaient claires. Ce que l'on faisait avait des conséquences. Ce que l'on disait produisait des effets. Ce que l'on abîmait ne pouvait pas être annulé par un redémarrage ou un rafraîchissement. C'est ainsi que l'orientation s'apprenait — non comme un concept, mais comme une expérience.

La génération qui grandit aujourd'hui entre dans une autre condition. Non simplement un monde numérique, mais un monde vertical.

Dès le départ, la réalité arrive médiatisée, filtrée et optimisée pour l'engagement. L'attention est guidée avant même d'avoir appris à s'orienter. Les préférences précèdent le jugement. Le divertissement devance la friction. Le monde ne se dresse pas devant l'enfant. Il s'ajuste à lui. Ce n'est pas une accusation. C'est une description de l'environnement.

Dans le monde analogique, l'éducation se faisait largement par exposition. Les enfants apprenaient comment le monde fonctionne en y étant plongés. Ils rencontraient les émotions des

autres en temps réel. Ils apprenaient les limites en les franchissant. Ils apprenaient l'empathie en provoquant de la douleur et en la voyant immédiatement reflétée. Ces expériences n'étaient pas optionnelles. Elles étaient inévitables.

Le monde numérique vertical ne peut pas fournir ce type d'apprentissage par lui-même — non parce qu'il serait malveillant, mais parce qu'il est sélectif. Il élimine la friction dès que possible. Il atténue les conséquences. Il permet le retrait sans coût. Il remplace le retour direct par des réactions différées, abstraites ou invisibles. La douleur existe toujours. Mais elle est intériorisée.

Une parole dure en ligne ne rencontre pas immédiatement un visage. Un mensonge ne s'effondre pas instantanément sous l'examen partagé. Une limite franchie ne provoque pas nécessairement une correction. La blessure survient sans témoin. L'apprentissage se retarde — ou n'a pas lieu.

Cela engendre une nouvelle forme de vulnérabilité. Les jeunes qui grandissent dans le monde vertical ne manquent ni d'intelligence, ni de créativité, ni de sensibilité. Ce qui leur manque souvent, c'est l'orientation. Ils sont entourés d'information, mais privés de contexte.

La vérité n'a jamais été garantie dans le monde analogique. Mais elle était ancrée. Les contre-vérités pouvaient être contestées par l'expérience partagée. Les affirmations rencontraient de la résistance. La réalité opposait une force de rappel. Dans le monde vertical, la vérité entre en concurrence avec le divertissement — et le divertissement gagne le plus souvent. Non parce que les individus préfèrent le mensonge, mais parce que le mensonge circule mieux lorsque la conséquence est absente.

Un enfant qui n'a jamais vécu en dehors de l'environnement vertical ne compare pas la réalité numérique à autre chose. Il n'existe pas de point de référence. Pas d'alternative mémorisée. Le flux n'est pas une déformation. Il est le monde.

Cela rend le jugement extraordinairement difficile. Comment évaluer la crédibilité sans référence commune ? Comment reconnaître la manipulation sans friction ? Comment apprendre la retenue sans limites visibles ? Il ne s'agit pas de défaillances morales. Il s'agit d'absences développementales.

Autrefois, le jeu transmettait des compétences essentielles : la négociation, la résolution de conflits, l'empathie incarnée, l'évaluation du risque. Les enfants apprenaient à lire les visages, les corps, les intonations et les silences. Ils apprenaient quand s'arrêter, quand se retirer, quand réparer. Les formes de jeu numériques enseignent rarement ces compétences.

Les jeux récompensent la persistance, la vitesse et la répétition. Ils pénalisent la lenteur, l'ambiguïté et l'hésitation. La violence est réversible. L'échec est temporaire. Le corps est absent. La leçon n'est pas la cruauté. Elle est la дистанция.

L'empathie ne disparaît pas du jour au lendemain. Elle se flétrit lentement lorsqu'elle n'est pas exercée. Lorsque les autres sont surtout rencontrés sous forme d'avatars, de commentaires ou d'adversaires, le retour émotionnel devient abstrait. La souffrance se distancie. La boussole intérieure s'émousse.

Les conséquences ne sont pas immédiatement visibles. C'est précisément ce qui les rend dangereuses.

La douleur de la génération verticale est réelle. Mais elle est souvent invisible. Une anxiété sans cause précise. Une colère sans direction. Une solitude au milieu d'une connexion permanente. Ces blessures ne laissent pas de traces extérieures.

Elles ne déclenchent pas de réponse collective. Elles demeurent privées, internes, non partagées.

Parallèlement, les inégalités se creusent — pas seulement les inégalités économiques, mais les inégalités perceptives. Certains conservent l'accès à des expériences horizontales : des environnements stables, des relations incarnées, une réalité partagée. D'autres grandissent presque entièrement dans des mondes médiatisés, façonnés par la pertinence algorithmique et les incitations commerciales. L'écart s'élargit — non seulement entre riches et pauvres, mais entre ceux qui ont appris à s'orienter et ceux qui ne l'ont pas pu.

L'envie s'intensifie. La méfiance s'étend. La comparaison devient continue. Le monde paraît hostile, compétitif et injuste — même lorsque les conditions matérielles s'améliorent.

Cela ne produit pas de révolte.

Cela produit de la fragmentation.

Le malentendu le plus dangereux consiste à interpréter ce glissement générationnel comme un échec de la jeunesse. Ce n'est pas le cas. Il s'agit d'un échec de l'environnement.

Aucune génération dans l'histoire n'a été appelée à se développer au sein d'un système qui monétise l'attention avant même que l'orientation ne se forme. Aucune n'a été immergée aussi tôt dans un monde où la pertinence remplace la réalité et où l'engagement supplante le jugement. Le résultat n'a pas été choisi. Il a émergé.

C'est pourquoi les conséquences concernent tout le monde. Une génération sans horizon ne grandit pas pour remplacer la société.

Elle la reconfigure.

Lorsque l'orientation est faible, les individus s'attachent à la certitude. Lorsque la réalité partagée disparaît, des tribus se forment. Lorsque la confiance ne peut plus être construite par l'expérience, elle est remplacée par l'appartenance. Les fractures que nous observons ne sont pas générationnelles.

Elles sont civilisationnelles.

La tâche n'est donc pas de corriger les jeunes. Elle est de reconstruire les conditions dans lesquelles l'orientation peut de nouveau émerger — non en rejetant la technologie, non en idéalisant le passé, mais en reconnaissant ce que le développement humain exige et ce que le monde vertical ne peut, à lui seul, fournir.

L'horizon était autrefois un enseignant. Il plaçait l'individu dans quelque chose de plus grand que lui. Il enseignait les limites sans instruction. Il révélait la vérité par la résistance.

Une génération sans horizon n'est pas perdue.

Mais elle est désarrimée.

Et l'ancrage ne peut pas être délégué à des systèmes optimisés pour l'attention.

Chapitre 9 — La fin de la réalité partagée

Pendant la plus grande partie de l'histoire humaine, le désaccord ne menaçait pas la réalité elle-même. Les individus débattaient du sens, des croyances, des interprétations — mais ils le faisaient à l'intérieur d'un monde commun. Ils voyaient les mêmes événements. Entendaient les mêmes sons. Habitaient le même espace physique et perceptif. Même lorsque les divergences étaient profondes, un accord tacite subsistait sur ce qui était là.

La réalité n'a jamais été identique pour tous.

Mais elle était commune.

Le monde horizontal produisait ce terrain commun presque sans effort. La perception était partagée. L'attention distribuée. Aucun individu ne contrôlait ce qui apparaissait dans le champ de l'expérience. L'horizon n'était pas neutre — mais il était collectif. Il plaçait chacun dans un monde qui existait indépendamment des préférences personnelles.

Le monde vertical modifie cette condition de manière silencieuse, sans confrontation. Il ne nie pas la réalité. Il en réorganise l'accès.

Au lieu de rencontrer le monde directement, les individus rencontrent de plus en plus des flux — des successions de représentations façonnées par la pertinence personnelle, les signaux émotionnels et les comportements passés. Ce qui apparaît n'est plus déterminé uniquement par ce qui se produit dans le monde, mais par ce qui retient l'attention au sein d'un système optimisé pour l'engagement. Deux personnes peuvent être témoins du même événement sans pour autant vivre la même réalité de celui-ci.

Ce n'est pas parce que l'une serait informée et l'autre non.

C'est parce qu'elles habitent des environnements perceptifs différents.

La réalité commence alors à se diviser — non en fictions, mais en constructions parallèles, chacune cohérente en elle-même, émotionnellement convaincante et continuellement renforcée. Une version se diffuse dans un flux. Une autre ailleurs. Chacune paraît complète. Chacune paraît évidente. Et parce que chacune est rencontrée en permanence, le doute s'estompe.

Il ne s'agit pas d'une diversité d'opinions.

Il s'agit d'une divergence de la perception.

Les individus n'interprètent plus un monde commun de manières différentes.

Ils vivent dans des mondes différents.

Le danger est subtil. Une réalité fragmentée ne se ressent pas comme un effondrement. Elle se ressent comme une certitude.

Dans le monde horizontal, l'exposition était relativement stable. Il était difficile d'éviter ce qui nous entourait. Les événements publics étaient vécus ensemble. L'information circulait suffisamment lentement pour être traitée collectivement. L'absence était perceptible. Dans le monde vertical, l'exposition devient dynamique — filtrée, personnalisée, adaptative.

Ce que l'on voit devient ce qui existe. Ce que l'on voit devient souvent ce qui compte. Ce que l'on ne voit pas s'efface — non vers l'erreur, mais vers l'insignifiance.

La réalité devient une fonction de l'exposition.

Plus quelque chose apparaît fréquemment, plus cela semble réel. Plus la charge émotionnelle est forte, plus l'urgence est ressentie. La répétition crée l'importance. L'absence crée l'invisibilité. Et

parce que l'exposition est personnalisée, l'importance se fragmente.

Une société ne repose pas uniquement sur une information partagée. Elle repose sur une signification partagée. La signification émerge lorsque les individus ne se contentent pas de voir les mêmes événements, mais les reconnaissent comme importants de manière comparable. Lorsque l'attention converge, l'interprétation peut diverger de façon productive. Lorsque l'attention se fragmente, la signification se fragmente avec elle.

Ce qui paraît central pour un groupe est invisible pour un autre. Ce qui semble urgent dans un flux paraît insignifiant ailleurs. Ce qui est indiscutable ici paraît absurde là-bas.

Il ne s'agit pas d'un conflit.

Il s'agit d'un désalignement.

Et le désalignement est plus difficile à résoudre que le conflit, car le conflit suppose un objet commun. Le désalignement dissout l'objet lui-même.

Dans une réalité fragmentée, le dialogue ne disparaît pas. Il s'intensifie. Les gens parlent davantage. Débattent davantage. Réagissent davantage. Mais la compréhension diminue. Le dialogue suppose un point de référence partagé. En son absence, le langage perd son ancrage. Les mots conservent une charge émotionnelle, mais perdent une signification stable. Les mêmes termes circulent dans des flux différents et renvoient à des réalités différentes. La communication devient à la fois plus bruyante et plus creuse.

La fragmentation de la réalité transforme également la vie émotionnelle. Lorsque la signification partagée s'affaiblit, les individus portent seuls une charge interprétative plus lourde. Ils

doivent décider en permanence ce qui compte, ce qui est réel, ce qui mérite l'attention. Cela engendre de la fatigue, de l'anxiété et un sentiment d'instabilité. Le monde cesse de sembler solide.

Les individus recherchent alors la certitude. La certitude se trouve là où les flux sont étroits, cohérents et émotionnellement renforçants. Il ne s'agit pas d'une radicalisation idéologique. Il s'agit d'une stabilisation par la répétition.

Peut-être la conséquence la plus profonde du monde vertical est-elle l'érosion silencieuse du « nous » collectif. Non en tant qu'entité politique, mais en tant qu'expérience perceptive. Le « nous » naît lorsque des individus font l'expérience de la réalité ensemble, lorsque l'attention converge, lorsque le sens est négocié dans un champ partagé.

Lorsque la perception se fragmente, le « nous » s'affaiblit. Les individus demeurent connectés, mais ils ne sont plus alignés.

Une société peut fonctionner longtemps dans cet état. Les systèmes continuent d'opérer. Les marchés poursuivent leur activité. La technologie progresse. Mais quelque chose d'essentiel s'amincit : la confiance, la cohérence, le sentiment d'habiter le même monde.

La fin de la réalité partagée n'est pas un effondrement au sens spectaculaire. C'est une transition. Le passage d'un monde dans lequel la réalité est rencontrée ensemble à un monde dans lequel la réalité est livrée individuellement. Cette transition ne détruit pas la société du jour au lendemain. Elle en modifie la texture, la profondeur, la résilience.

Une société sans perception partagée devient plus réactive, plus fragile et plus vulnérable à la manipulation — non parce que les individus seraient irrationnels, mais parce que le terrain commun devient rare.

L'horizon a longtemps joué le rôle d'organisateur silencieux de la vie humaine. Il plaçait chacun dans un monde plus vaste que lui-même. Il rappelait que la réalité ne commence ni ne s'achève avec la pertinence personnelle. À mesure que l'horizon se retire, le monde se rétrécit — non physiquement, mais perceptivement.

Et lorsque la perception se fragmente, la responsabilité se fragmente à son tour. De même que l'empathie. De même que la possibilité de futurs communs.

Le monde vertical n'impose pas la division.

Il la rend possible.

Et une fois rendue possible, la division n'a plus besoin de contrainte pour se maintenir.

Le chapitre suivant se détourne des conséquences pour aborder la responsabilité. Du diagnostic vers l'orientation. Il interroge ce qui demeure possible après cette prise de conscience — et ce que signifie vivre délibérément après la catastrophe.

Chapitre 10 — Après la catastrophe

La catastrophe, si l'on choisit de l'appeler ainsi, ne s'achève pas dans l'effondrement. Elle se termine dans la normalisation.

La vie continue. Les systèmes fonctionnent. La technologie progresse. Les enfants grandissent. Le monde paraît actif, productif, connecté. Vu de l'extérieur, rien ne semble exiger une interruption. C'est précisément pour cela que le « business as usual » est si séduisant — et c'est précisément pour cela qu'il n'est plus suffisant.

Après l'effondrement de l'horizon, l'illusion la plus dangereuse consiste à croire que rien de fondamental n'a changé. Or quelque chose a changé. Ni l'infrastructure. Ni l'intelligence. Ni l'innovation. L'orientation.

Une société peut longtemps fonctionner sans orientation partagée. Les marchés s'adaptent. Les institutions perdurent. Les routines quotidiennes se maintiennent. Mais, sous cette surface, les conditions de la compréhension, de la confiance et de la continuité s'amincissent. Cet amincissement ne se présente pas comme une crise. Il se manifeste par de la friction partout et de la responsabilité nulle part.

La question n'est donc pas de savoir comment arrêter le monde vertical. Cette question est déjà dépassée. Le monde vertical est là pour durer. La véritable question est de savoir si nous acceptons qu'il remplace les conditions qui formaient autrefois le jugement humain — ou si nous choisissons délibérément de les contrebalancer.

Nulle part cette question n'est plus urgente que dans le domaine de l'éducation. Car l'éducation n'a jamais été seulement la transmission d'informations. Sa fonction la plus profonde a toujours été l'orientation : apprendre comment le monde

fonctionne, où se situent les limites, comment les actions sont liées aux conséquences, et comment l'expérience individuelle s'inscrit dans quelque chose de plus vaste qu'elle-même. Cette fonction ne peut être automatisée. Et elle ne peut être déléguée à des systèmes optimisés pour la captation de l'attention.

L'erreur centrale de notre époque consiste à croire que protéger les enfants signifie les soustraire. Les soustraire à l'inconfort. Les soustraire à la friction. Les soustraire à la douleur. La protection est nécessaire. Mais la protection sans orientation produit de la fragilité, non de la résilience.

Le monde analogique n'était pas doux. Mais il était formateur. Il exposait les enfants à une réalité partagée — à des désaccords impossibles à réduire au silence, à des limites impossibles à contourner, à des vérités qui résistaient aux préférences individuelles. Il enseignait que tout n'est ni négociable, ni réversible, ni optimisable. Ces leçons n'étaient pas agréables. Elles étaient nécessaires.

Le monde numérique vertical ne peut transmettre ces leçons par lui-même. Il peut simuler des expériences. Mais il ne peut enseigner la conséquence. Il peut fournir de l'information. Mais il ne peut garantir le jugement. Il peut divertir à l'infini. Mais il ne peut remplacer l'orientation.

La responsabilité se situe donc là où elle doit être située — non chez les enfants, ni chez les jeunes, ni chez « la prochaine génération », mais chez ceux qui conçoivent les conditions dans lesquelles cette génération naît et se forme. Les parents. Les éducateurs. Les institutions. La société dans son ensemble.

Protéger les enfants du danger n'est qu'une partie de cette responsabilité. L'autre partie est plus exigeante. Elle consiste à les exposer délibérément au monde.

Au monde horizontal. À des environnements qui résistent à la personnalisation. À des espaces où les autres ne peuvent être filtrés. À des expériences où la réalité oppose une résistance. À des situations où l'empathie s'apprend par la présence, et non par l'instruction.

L'occasion est unique. Chaque nouvelle génération arrive avec une ouverture naturelle au monde. La curiosité ne s'enseigne pas : elle est donnée. L'attention est large avant d'être rétrécie. L'orientation est possible avant d'être remplacée par l'optimisation. Une fois cette ouverture perdue, elle est difficile à restaurer. C'est pourquoi le temps compte.

Le « business as usual » suppose que le développement se régulera de lui-même. Que les enfants s'adapteront. Que les systèmes corrigeront spontanément leurs excès. Que le progrès absorbera ses coûts. Rien ne permet de soutenir ces suppositions.

Ce qui existe, en revanche, c'est un choix — souvent invisible, rarement nommé. Continuer à concevoir des environnements qui rétrécissent la perception tout en les qualifiant d'efficients. Ou préserver intentionnellement des espaces qui élargissent la perception, même lorsqu'ils sont lents, inconfortables ou difficiles à mesurer.

Élargir l'horizon ne signifie pas rejeter la technologie. Cela signifie l'inscrire dans un monde plus vaste. Un monde où l'attention n'est pas constamment capturée. Où le silence n'est pas immédiatement comblé. Où les autres sont rencontrés non comme des contenus, mais comme des présences.

Ce n'est pas de la nostalgie.

C'est de la responsabilité.

L'avenir ne sera pas décidé par les plateformes seules. Il dépendra de la capacité des sociétés à se souvenir que le développement humain repose sur ce qui ne peut être optimisé : la réalité partagée, l'expérience incarnée, la conséquence visible et l'orientation mutuelle.

Après la catastrophe, la tâche n'est pas de restaurer ce qui a été perdu. Elle consiste à protéger ce qui peut encore être appris.

L'horizon n'a jamais été garanti. Il devait être franchi, habité et défendu — discrètement, collectivement et sans cesse renouvelé.

Cette tâche nous appartient désormais.

© 2026 Adman Porter

Tous droits réservés.

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, distribuée ou transmise, sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, électronique ou mécanique, y compris par photocopie, enregistrement ou tout système de stockage et de récupération de l'information, sans l'autorisation écrite préalable de l'auteur, sauf pour de courtes citations à des fins de critique, de recension ou de discussion universitaire.

Cet ouvrage est publié sous forme d'édition numérique. Première édition, 2026.

Les opinions exprimées dans ce livre sont celles de l'auteur et ont pour objectif de contribuer à une discussion ouverte. Elles ne constituent ni un avis professionnel, ni un avis juridique ou médical.